

# Monsieur Gallemant

« *Es war ende Januar, die Kälte war groß, die Erde war gefroren, die Bäche waren mit Eis bedeckt. Der Wolf irrte traurig im Wald umher...* ». C'est ainsi que commence l'extrait du roman de Renart qui figurait dans mon livre d'allemand de quatrième. Je le sais par cœur parce qu'avec Monsieur Gallemant, il fallait savoir par cœur. Il disait : « Dans une conversation, vous n'aurez jamais le temps de construire vos phrases correctement. Il vous faut les avoir toutes faites dans la tête, comme un Allemand ».

C'était un homme grand et mince, les cheveux en arrière et la pomme d'Adam saillante, il arborait une fine moustache blonde et raide. Raide il l'était aussi, cravaté dans son costume bleu clair. Une serviette en cuir dont il tenait fermement la poignée, tirait son bras droit hors d'une manche trop courte. Il ne la quittait jamais et ne consentait à l'abandonner dans la classe qu'une fois les élèves assis et le calme installé.

Cet homme me semblait austère, sévère même. Et pourtant, il pouvait être fantasque. Un jour, il sortit un couteau de son cartable, le lança vers le tableau noir. Il s'y planta en vibrant. Ensuite, satisfait, il décrocha le couteau, le remis dans la serviette en disant : « Je voulais voir si ça plantait », et poursuivit dans la foulée : « Maintenant, on travaille. Gaubert, récitez-moi la dernière leçon ! ». Et la dernière leçon, c'était toutes les phrases que nous avions écrites la semaine précédente sur le cahier pour introduire des mots nouveaux ou de nouvelles règles de grammaire, mais aussi une page complète du manuel d'allemand. Il était exigeant Monsieur Gallemant et c'était dur. Cependant, c'était le seul professeur à dire du bien de ses élèves et à se déclarer content des classes qu'il enseignait.

Des cours de Monsieur Gallemant, bizarrement je n'ai retenu que peu de phrases complètes. Seulement des bouts de poèmes, des débuts de textes comme la première strophe du poème d'Heinrich Heine « Die Lorelei », ou bien la première du Roi des Aulnes de Goethe. Et j'adorais placer cet improbable morceau du roman de Renart « *C'était fin janvier, il faisait grand froid, la terre était gelée, les ruisseaux étaient couverts de glace. Le loup errait tristement autour de la forêt...* » dans une conversation avec des Allemands de rencontre. Ça interloquait, attirait la sympathie et on finissait la soirée, copains pour toujours, oscillant en rythme autour d'une grande table, la chope de bière en l'air en chantant :

« *Es gibt kein Bier auf Hawaii, es gibt kein Bier  
D'rum fahr' ich nicht nach Hawaii, d'rum bleib ich hier.  
Es ist so heiß auf Hawaii, kein kühler Fleck  
Und nur vom Hulahula geht der Durst nicht weg* ».

(Il n'y a pas de bière à Hawaï, il n'y a pas de bière  
Donc je n'irais pas à Hawaï, alors je reste ici.  
Il fait si chaud à Hawaï, et rien pour se rafraichir  
Et ce n'est pas avec le Hulahula que la soif va partir.)